

Introduction : Le Rorschach comme test (a)perceptif

Jérôme Englebert

*« Dis-moi comment tu perçois, je te dirai qui tu es [...].
Le psychologue n'est ici que l'interprète raisonnable
des interprétations irraisonnées qui vous ont été
suggérées par les taches. Une fois que vous les avez
lues et commentées, ces dix grandes cartes représentent
votre "jeu", et vous jouez alors cartes sur table ».*

Jean Starobinski, 1970, p. 275-276.

S'il prend généralement place parmi les « méthodes projectives », le test de Rorschach n'en est pas moins un test portant avant tout sur le phénomène perceptif. Si Hermann Rorschach, dans son *Psychodiagnostik* (1921), ne rejetait pas totalement cette qualité projective du test, il estimait que l'épreuve touchait surtout aux processus de perception mis en œuvre face à cette situation originale que représentent les stimuli des taches d'encre. Il est inéluctable qu'il y ait une composante projective dans les réponses du sujet au test, mais encore faut-il s'entendre sur la définition de ce concept aux contours flous. Selon Lalande, la projection est « la théorie d'après laquelle les sensations, senties d'abord comme de simples modifications de l'état mental, sont ensuite "projetées" hors du moi (c'est-à-dire localisées en des points de l'espace autres que ceux où se place en imagination le sujet pensant), et acquièrent alors seulement une apparence de réalité indépendante. » (1927, p. 840). Nous pouvons donc nous accorder sur le principe que le sujet, lorsqu'il formule une réponse et répond à la question « *Qu'est-ce que cela pourrait être ?* », apporte quelque chose qui lui est propre au sein du processus « pur » de perception – à considérer qu'un tel processus puisse exister.

H. Rorschach (1921), dans sa monographie *princeps*, utilise d'ailleurs le mot « interprétation » pour qualifier les *verbalisations* du sujet à propos de ses *perceptions*. Ce double ancrage, celui du *discursif* et celui du *perceptif*, est probablement le nœud primordial,

source tant de la complexité que de l'ambiguïté de l'épreuve. Le fantastique champ de connaissance qu'offre une telle association, son incroyable réseau de possibilités de réponses (d'une certaine façon à l'infini), est certainement ce qui déstabilise le scientifique qui a recours à des méthodes poursuivant la *maîtrise* du phénomène. C'est pour cela qu'une phénoménologie, méthode qui cherche plutôt à *dialoguer* avec le phénomène, s'avère nécessaire. Le phénoménologue ne cherche pas à contrôler, finalement peu à expérimenter ; il tente plutôt d'interagir avec le complexe. Ce présent numéro du *Cercle Herméneutique* cherchera à préciser l'apport d'une telle logique phénoménologique. Non pas au sens dogmatique du terme – ce serait en quelque sorte un comble. Ainsi, si plusieurs contributions du volume se réclament de la phénoménologie, ou cherchent résolument à interroger le test sous cet angle, d'autres s'efforceront simplement de dialoguer avec le test de Rorschach, indépendamment de la technique phénoménologique. Il ne nous intéresse pas de savoir si tous pratiquent en fait la phénoménologie sans le savoir... Ce qui retient notre attention, et qui nous a déterminé à sélectionner ces textes, est que tous utilisent le test au-delà des *a priori* théoriques, en considérant le Rorschach comme il se doit ; c'est-à-dire en tant que phénomène.

Ce qui semble caractériser fondamentalement le test est donc de s'intéresser à ce que le sujet *perçoit*, ce qu'il *dit percevoir*, mais aussi à ce qu'il *fait* de cette perception. La difficulté d'utilisation des concepts que sont la *projection* et la *perception*, tient dans leur définition et surtout dans la limitation de leur champ sémantique. Des positions extrêmes (considérant toute réalité comme le fruit de la projection ou réduisant un phénomène à la perception qu'il est possible d'en avoir) feraient perdre aux deux concepts leur valeur de distinction et de discrimination.

Hérité de la tradition philosophique, le concept d'*aperception* définit probablement au mieux l'activité du sujet lorsqu'il est confronté aux taches d'encre. L'*aperception* se différencie de l'*appréhension* : « L'aperception est une action beaucoup plus importante que la simple appréhension. Appréhender ne signifie pas qu'on découvre originalement quoi que ce soit, ni

même qu'on collabore vraiment à l'œuvre de la connaissance. Il y a quelque passivité dans l'appréhension, ou, du moins, il y a plus d'activité dans l'aperception. (...). Dans l'appréhension donc on se bornerait à recevoir l'idée par une rencontre heureuse, un accident, un hasard ; et l'aperception impliquerait qu'on la trouve laborieusement en soi sans l'attendre du dehors » (1927, p. 67). L'*aperception* est l'association du phénomène perceptif aux principes, indépassables en sciences humaines, de conscience « réflexive » et « préréflexive » et de conscience « thétique ». C'est à nouveau la phénoménologie qui nous enseigne que la conscience est toujours conscience de quelque chose, qu'elle a toujours un objet ou une thèse. L'aperception serait donc cette tendance indépassable de la conscience à être *active* dans la considération de l'objet perçu. La conscience qui « s'emprisonne dans le monde » (Sartre, 1936, p. 140) est une des thématiques fondamentales dans la compréhension de l'être humain que seul le Rorschach, parmi les tests psychologiques, permet d'aborder.

L'épistémologie sous-jacente au test de Rorschach consiste à considérer que l'on « perçoit » comme on « est » ou, du moins, que la manière de rentrer en contact visuel avec la « réalité » varie en fonction des dispositions psychiques du sujet. Le fait d'être dépressif, schizophrène, heureux, paranoïaque ou distrait – états transitoires ou chroniques, pathologiques ou non – exerce une influence sur notre *aperception* du monde et de ses objets.

Par ailleurs, le test, s'il a pour objectif de donner des informations sur le sujet testé, ne peut reposer sur une simple intuition de ce qu'il serait « normal » de répondre et de ce qui indiquerait une déviation d'un fonctionnement psychologique « normal » (considérant toute l'ambiguïté de ce terme). De ce point de vue, le travail de systématisation réalisé par John E. Exner et son *Comprehensive System* (1994, 2003) est une référence incontournable. Il s'agit d'une sorte de socle de connaissances de base à propos de l'ensemble des possibilités de réponses qu'offrent les dix planches. Bien sûr, l'ambition n'est pas d'énumérer l'ensemble des possibilités de réponses. Le schizophrène nous montre que cet ensemble varie à l'infini. Cependant, Exner estime, à juste titre, qu'il est des réponses plus fréquentes, respectant les formes ou ne les respectant pas, utilisant un type de déterminant au détriment d'un autre,

injectant un mouvement ou ne le faisant pas, contenant des humains ou des morceaux d'animaux, etc. De façon utile et pragmatique – et néanmoins certainement critiquable – le travail qu'a réalisé Exner consiste d'abord à fournir un ensemble de bases de données. Qu'en est-il par exemple d'un sujet qui perçoit significativement moins de formes adéquates (FQo) que la plupart des sujets testés ? Cette variation est-elle égale si ce qui est perçu est aisément repérable (FQu) ou arbitrairement « découpé » (FQ-) ? Qu'indique une réponse pour laquelle le sujet *construit* plus qu'il n'*aperçoit* ? Pointer cet ensemble illimité d'alternatives fait place à la complexité de la perception humaine. Le Rorschach ne permet pas d'en régler définitivement sa question et de la présenter de façon aboutie ; simplement de l'*apercevoir*, la prendre en considération, nouer le dialogue.

Le test devient avec Exner une expérience *perceptivo-cognitive*. Cette dimension cognitive permet d'échafauder des modélisations, permettant à leur tour de représenter (au risque de perdre un peu de complexité) le processus perceptif. Par exemple, le sujet perçoit-il les choses de manière « déformée » ou deviennent-elles déformées lorsque le sujet traduit, organise, conceptualise l'information perçue ? Pour répondre à cette question du processus allant de la perception à la formulation de la réponse (passage du perceptif au discursif), Exner propose de distinguer trois étapes. Cette « triade cognitive » se compose du *traitement de l'information*, de la *médiation cognitive* et de l'*idéation*.

- *Le traitement de l'information* reflète les procédures mentales impliquées dans la saisie de l'information. Cette étape implique l'analyse de la qualité du balayage du champ de la tâche et la formation d'images du champ dans la mémoire à court terme.

- Le processus suivant le traitement de l'information est celui de la *médiation cognitive*. Cette étape est celle des mécanismes de traduction et d'identification du matériel saisi. Il s'agit de la conciliation (médiation) entre l'image stockée et les items disponibles dans la mémoire du sujet, qui permet de répondre à la question posée : « qu'est-ce que cela pourrait être ? ».

- Enfin, une fois l'information traduite, les processus d'*idéation* se mettent en route. Cette étape complexe est celle de la conceptualisation ; elle renseigne sur la

manière dont le sujet utilise l'information et organise les symboles et concepts qui donneront un sens personnel à sa réponse. Le sujet s'approprie la perception et lui donne une coloration idiosyncrasique (la chauve-souris perçue sera en plein vol, joyeuse ou en train de mourir, etc.).

Sous, peut-être, l'apparence d'une réduction cognitiviste de ce processus, Exner ne pose-t-il pas les balises cohérentes pour une conception phénoménologique du test ? Une « phénoménologie de la perception » finalement assez proche de plusieurs des propositions phénoménologiques mais aussi des suggestions *princeps* de H. Rorschach lui-même. En effet, en plus de rappeler, à plusieurs reprises, qu'il convient de considérer le test comme « une épreuve de perception » (1921, p. 5), il cite Bleuler (qui dirigea sa thèse consacrée aux hallucinations) pour justifier l'étude de la formation du phénomène perceptif que permet le test des taches d'encre : « Dans la perception interviennent donc trois processus de la *sensation*, du *souvenir* et de l'*association* » (*Ibid.*, p. 3. *mis en italique par nous*). Voici peut-être, à travers ces quelques lignes, l'embryon épistémologique de la triade cognitive.

Ce numéro du *Cercle Herméneutique* se propose d'ouvrir le dialogue autour de la dimension aperceptive du test de Rorschach, et de chercher l'agencement avec les connaissances cognitives. Plusieurs contributions s'articulent autour de phénomènes cliniques et psychopathologiques, elles cherchent à démontrer ce qu'il est possible de faire une fois que les bases de l'analyse sont réalisées, comment il est loisible de *dépasser* l'analyse mécanique sans risquer de mésinterpréter. D'autres contributions se donnent comme objectif de présenter les grands points de repère de ces approches cognitives et phénoménologiques (J.E. Exner, F. Minkowska, R. Kuhn, E. Schachtel). Plusieurs auteurs proposent une réflexion ouverte sur le Rorschach en tant que matière phénoménologique, en tant qu'objet philosophique. Cette hétérogénéité, richesse tous azimuts, ne forme pas un manuel. Les textes ne s'assemblent pas les uns après les autres comme une suite logique, comme une histoire qu'il faudrait lire *dans le bon sens*. En soi, ce recueil de textes « agit » exactement comme les planches du Rorschach, mais aussi comme les réponses formulées par le sujet.